

La saison du Trident / Bois de Coulonge / été 78

Alonzo Le Blanc

Numéro 12, été 1979

Pour les années 80

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29130ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Blanc, A. (1979). La saison du Trident / Bois de Coulonge / été 78. *Jeu*, (12), 187–193.

la saison du trident*

«black comedy»

Comédie de Peter Shaffer. Mise en scène de Guillermo de Andrea. Décors de Paul Bussièrès. Eclairage de Bernard Pelchat. Avec Rémy Girard, Marie-Christine Perreault, Janine Angers, Louis de Santis, Aimé Charrier, Danielle Bissonnette, René Massicotte et Antoine Fafard. Une production du Trident, à la salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre de Québec, du 14 septembre au 21 octobre 1978.

Un jeune sculpteur attend, en compagnie de sa fiancée, un millionnaire qui, espère-t-il, pourra lui acheter une de ses oeuvres. Le père de la jeune fille doit aussi lui rendre visite. Survient une panne d'électricité. Toute la pièce repose sur cet incident. On inverse les éclairages: lorsque les comédiens sont dans le noir, nous les voyons se démener sur la scène. D'où le titre de *Black Comedy*. Incidents et malentendus se multiplient lorsque d'autres personnages viennent se joindre au jeune couple, et selon le caprice des allumettes qu'on allume et qui s'éteignent: de quoi tenir un éclairagiste occupé.

Le mérite de la mise en scène repose avant tout sur les mouvements, gestes et mimiques des comédiens qui, bien dirigés par de Andrea, atteignent ici une virtuosité capable de dérider les spectateurs les plus réfractaires à l'humour de cette pièce, par ailleurs universellement applaudie, et dont l'idée première fut inspirée à l'auteur par un tableau de l'Opéra de Pékin.

«la cuisine»

Pièce d'Arnold Wesker. Adaptation québécoise de René Dionne, dans une mise en scène de Guillermo de Andrea. Décors et costumes de Paul Bussièrès. Eclairage: Denis Mailloux et Gérard Saint-Laurent. Directeur de production: Denis Mailloux; régie: Michèle Dion. Atelier de décors: Alphonse Boulet, Richard Cloutier, M. Saint-Pierre, Jacques Audet. Atelier de costumes: Richard Anctil, Johanne Bergeron et Denis Denoncourt. Accessoires: Marcel Tremblay. Maquillages et coiffures: Yvan Gaudin. Bande sonore: Jean Cloutier. Chorégraphie de la danse grecque: Irène Contos. Chef cuisinier conseil: Gérard Lafargue, du Café d'Europe. Equipe de scène: Jean Moreau, Gérard Saint-Laurent, Patrick Garant, Jean Cloutier, Janine Gingras. La distribution (par ordre d'entrée en scène): Pierrette Robitaille, Jean-Claude Sawyer, René Massicotte, Jacques Lessard, Gaston Hubert, Ginette Guay, Martine Rolet, Manon Vallée, Joanne Emond, Dominic Lavallée, Paula Barsetti, Thérèse Careau, Yves Jacques, Claudette Leclerc, Carole Pugh, Eve Lacombe, Diane Lépine, Lucille Ratté, Antoine Fafard, Reynald Robinson, Jean-Jacqui Boutet, Pierre Brisset des Nos, Germain Houde, Gil André, Yves-Erick Marier, Frank Fontaine, Claude Binet, Micheline Bernard, Jacques Girard. Production du Trident présentée à la salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre de Québec, du 1er mars au 7 avril 1979. Avec extracte.

Dans un décor réaliste et agressif, qui s'avance jusqu'aux premiers sièges de cette salle polyvalente, trente et un personnages, incarnés par vingt-neuf comédiens et comédiennes, font successivement leur entrée, ponctuée des gestes lents du matin et des banales réflexions sur la soirée précédente. Le plateau se remplit peu à peu, les gestes s'accroissent, le ton et le rythme s'accroissent jusqu'à devenir époustouffants à l'heure de pointe du midi, où le restaurant est rempli. La scène aussi est remplie, alors que la cuisine se révèle une usine où la production des mets dépasse par son climat la chaîne d'assemblage d'une voiture. Dans cette atmosphère, symbole de la vie moderne, les individus ne comptent guère, car le personnage principal est la cuisine elle-même, c'est-à-dire l'unité de production. La promiscuité engendre des gestes gaillards et des propos égrillards. La relation romanesque, d'abord marginale, entre Johnny, le chef affecté au poisson bouilli et Monique, la jolie serveuse, éclate sous la

*En mai 1978, un nouveau directeur artistique, M. Guillermo de Andrea, succède à M. Paul Hébert et établit, pour le Trident, la programmation de la saison 1978-1979.



La Cuisine d'Arnold Wesker. Théâtre du Trident.

forme d'une scène violente, où le sang coule et où tout ce monde est bouleversé.

Le contenu substantiel (ou le message) de la pièce reste mince; le dialogue conserve ici une valeur accessoire, hormis quelques mots d'auteur, confirmés par la réflexion finale du propriétaire: chaque milieu de travail serait comme cette cuisine (ce qui reste à vérifier!). L'atmosphère de l'ensemble se situe quelque part entre le mélodrame et la tragi-comédie, dans une vulgarité toute contemporaine. Mais le rythme de la mise en scène, la synchronisation des gestes et des mouvements, l'outrance des expressions bien adaptées à la sauce québécoise, le va-et-vient incroyable des personnages font de cette pièce un cirque formidable — qui a joué à guichets fermés — et dont la minuterie révèle le talent efficace et minutieux de celui qui la réglée: Guillermo de Andrea.

«quatre à quatre»

Pièce de Michel Garneau, dans une mise en scène de Denise Gagnon. Décors et costumes de Denis Denoncourt. Directeur de production: Denis Mailloux. Régie: Michèle Dion. Atelier de décors: Alphonse Boulet, Pierre Richard Cloutier, Michel Saint-Pierre. Atelier de costumes: Denis Denoncourt, Claire Nadon et Patricia Robitaille. Accessoires: Marcel Tremblay. Éclairage: Bernard Pelchat. Maquillages et coiffures: Yvan Gaudin. Musique: Jean Cloutier et Pierre Potvin. Distribution: Micheline Bernard, Marie-Hélène Gagnon, Marie Laberge, Paule Savard. La pièce est jouée sans entracte. Production du Trident présentée à la salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre de Québec, du 2 novembre au 9 décembre 1978.

Le sujet est connu: quatre générations de femmes québécoises. Leurs amours. Leurs monologues. Leur dialogue. Dans cette mise en scène où, semble-t-il, elle faisait ses premières armes, Denise Gagnon a fait un travail remarquable. Peut-on affirmer qu'elle a amené ses comédiennes à donner leur pleine mesure? Une certaine mièvrerie



Quatre à quatre de Michel Garneau. Théâtre du Trident.

accompagne le dernier tableau où s'effectue la toute relative libération d'Anouk, la plus jeune. Il faut noter la beauté du décor, à la fois poétique et fonctionnel, où les personnages, d'abord isolés par des cloisons transparentes, peuvent facilement entrer en communication et se rencontrer sur l'avant-scène grâce à des plans inclinés. Une production honnête.

«dédé mesure»

Texte de Jean-Claude Germain et musique de Jacques Perron. Dans une mise en scène de Michelle Rossignol, scénographie de Yvan Gaudin. Directeur de production: Denis Mailloux, Régie: Denise Dion. Maquillages: Yvan Gaudin et Odette Cousineau. Eclairages: Denis Mailloux et Gérard Saint-Laurent. Accessoires: Michel Gauthier. Atelier des décors: Alphonse Boulet, Richard Cloutier, Jacques Audet et Richard Boulet. Atelier des costumes: Claire Nadon, Michel-André Thibault, Claude Roberge, Marie-Claire Laurin, Joanne Bergeron, Reine-Aimée Pelletier et Louise Pelletier. Equipe de scène: Jean Moreau, Gérard Saint-Laurent, Patrick Garant, Jean Cloutier, Robert Charbonneau et Reine-Aimée Pelletier. Distribution: Les musiciens: Jacques Perron, François Myrand et André Gosselin. Les comédiens: Jacques Girard, Rémy Girard, Germain Houde, Yves Jacques, Léo Munger, Pierrette Robitaille, Joanne Emond. La pièce est jouée sans entracte. Production du Trident présentée à la salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre de Québec, du 16 avril au 26 mai 1979.

Créée en 1972, au Théâtre d'Aujourd'hui par les P'tits Enfants Laliberté, avec une musique qui était alors un pastiche d'airs



Dédé Mesure de Jean-Claude Germain. Théâtre du Trident.

connus, *Dédé Mesure* a connu cette année une deuxième création, à cause de la partition musicale nouvelle, composée par Jacques Perron, en étroite collaboration avec Michelle Rossignol. Cette dernière, qui faisait aussi partie de la distribution lors de la création, a monté la pièce dans une optique de femme, sinon proprement féministe.

Dédé Mesure, artiste couturier, veut créer par la mode la femme parfaite. Trois gérants sont chargés de domestiquer des mannequins susceptibles d'incarner le rêve du maître. Or les trois filles ont tout ce qu'il faut, hormis un profil hollywoodien. On se retrouve en pleine aliénation: le maître efféminé, lui-même aliéné dans son rêve chimérique poursuivant la forme idéale, s'impose aux gérants, qui s'imposent eux-mêmes brutalement aux trois femmes, qui n'ont d'autre alternative que de se bercer de chansons et de s'envelopper des tissus

et des costumes les plus extravagants. Subitement, — trop subitement à mon goût — les trois femmes prennent conscience de leurs propres personnalités. Dans le tableau final, elles se révoltent et clament leur soif de liberté et d'autonomie, dans un préchi prêcha qui n'est pas sans rappeler, par exemple, la *Nef des sorcières*, cette fois avec musique.

Cette comédie musicale, — ou ce «théâtre en musique» comme préférerait sans doute le dire Michelle Rossignol —, est faite pour plaire davantage à l'oreille, aux yeux qu'à une profonde recherche de l'esprit. En même temps qu'elle soulève le problème de l'aliénation des femmes, aux prises avec des modes conçues par des hommes, elle évoque celui de la création artistique elle-même, limitée dans des matériaux revêches aux formes imposées de l'extérieur. L'objet femme devient ici sujet et révèle son aptitude fondamentale à

sécréter elle-même sa propre forme, jusqu'à la prédication finale qui, pour employer un terme savant, déborde ici les exigences des prémisses intradiégétiques¹. Dans ce passage de la parole à la musique, a-t-on réussi à rendre tout à fait cohérente la fable de Germain? Y-a-t-il encore quelqu'un qui cherche une cohérence dans les oeuvres de Germain? Son génie est ailleurs: par exemple, dans ses conférences aux Sociétés savantes! Chose certaine, ce que Dédé Mesure n'a pas su faire avec ses mannequins, la monteuse de jeu Michelle Rossignol l'a fait avec ses musiciens et avec ses comédiens: une mise en scène enlevante, rythmée, colorée, efficace. Une forme quasi hollywoodienne, quoi!

alonzo le blanc

bois de coulonge/ été 78

«citrouille»

Pièce de Jean Barbeau, mise en scène par Jean-Marie Lemieux. Décors et éclairages: Yvon Sanche. Costumes: Michel Demers. Régie: Hugues Beaulieu. Avec Diane Arcand, Jean-René Ouellet, Michèle Craig et Madeleine Arsenault. Une production du Théâtre du Bois de Coulonge, à Québec, du 20 juin au 5 août 1978.

Dans une cabane perdue au fond de la campagne, trois filles enlèvent et séquestrent un homme. À la pointe du fusil, elles lui font la leçon, le violent et le contraignent à faire tous les travaux domestiques. Le jeune homme, digne représentant du chauvinisme mâle, résiste si bien que la pièce, qu'on croirait féministe, se révèle peu à peu anti-féministe: l'agression sexuelle se transforme en partie de plaisir et l'élément tragique, perceptible à la lecture, disparaît complètement dans la mise en scène endiablée de Lemieux. À la suite d'un éblouissant strip-tease exécuté sous un éclairage «disco», le personnage masculin, interprété avec brio par Jean-René Ouellet, réussit à mettre les rieurs de son côté et, plus spontanément, les rieuses, toujours majoritaires dans l'auditoire, et toutes épanouies à la vue de sa «quequette». La pièce connut un succès éclatant et fut jouée à guichet fermé du 20 juin au 5 août 1978, attirant 28 000 spectateurs sous la nouvelle tente du Bois de Coulonge.

Au cours du mois d'août, un prolongation entreprise à la salle Octave-Crémazie fut interrompue brusquement: la chicane était prise «pour vrai» entre les interprètes, c'est-à-dire entre l'homme et les trois femmes, rendant impossible l'élémentaire connivence requise au théâtre. Ainsi refaisait surface l'ambiguïté fondamentale inscrite dans le texte de Barbeau et accentuée par la mise en scène: contestation ap-

1. Qui est relatif à la narration conçue comme une succession linéaire d'unités. N. D. L. R.



parente, mais consécration, en fait, de la suprématie du mâle, d'abord terrorisé, puis désiré et visiblement courtisé dans le «happy end» accentué au T.B.C. Encouragé par ce succès estival, la direction du Théâtre du Bois de Coulonge, avec une subvention de \$30,000. du ministère des Affaires culturelles, présenta *Citrouille* à Paris, en février - mars 1979, au Biothéâtre Opéra (autrefois La Potinière) — salle de 350 places —, avec le même interprète masculin et trois nouvelles comédiennes: Marthe Turgeon, Josée Labossière et Ginette Morin. La pièce reçut, semble-t-il un accueil plutôt froid de la critique parisienne, hormis quelques exceptions, et fut jouée devant des salles mi-vides ou mi-pleines, selon les points de vue, ce qui revient au même: ce n'était plus le grand succès du Bois de Coulonge.

«tartuffe»

Pièce de Molière, mise en scène par Olivier Reichenbach, assisté de Josette Beaupré. Décors: Guy Neveu. Costumes: François Barbeau (prêtés gracieusement par le Centre National des Arts d'Ottawa). Éclairages: Michel Beaulieu. Régie: Hugues Beaulieu. Avec Sophie Clément, Andrée Samson, Christiane Raymond, Denise Gagnon, Vincent Bilodeau, Markita Boies, Raymond Bouchard, Jacques-Henri Gagnon, René Gagnon, Jean-Marie Lemieux, Jean-François Gaudet, Antoine Fafard et Guy Vaillancourt. Une production du Théâtre du Bois de Coulonge, à Québec, du 12 août au 9 septembre 1978.

Pour ce *Tartuffe* sous la tente, dont le plateau avait pris une forme triangulaire, Olivier Reichenbach a conçu une mise en scène tout à fait inédite, originale, singulièrement novatrice. Une mise en scène «pointée», comme on aurait dit jadis, c'est-à-dire structurée d'une façon rationnelle, cohérente, efficace, au point de forcer les spectateurs à une reconsidération d'un texte pourtant familier. Précédés d'une musique religieuse d'époque, les actes furent entrecoupés d'une lecture d'extraits des *Lettres de Louis XIV à son fils* expliquant, entre autres devoirs, la conception que ce monarque se faisait de son autorité et de son rôle: lieutenant de Dieu et maître absolu de tout ce qui se passait dans son royaume. Cette présence d'éléments historiques, accentuée par le choix des accessoires et la beauté des lourds costumes de laine tissée, créaient une atmosphère d'authenticité. Sophie Clément, impayable en Madame Pernelle, et Jean-Marie Lemieux, naturellement beau joueur en Tartuffe, contribuèrent à donner vie et cohésion à une équipe de comédiens par ailleurs fort divers. Sans atteindre le succès de *Citrouille*, mais s'inscrivant dans la fonction partiellement éducatrice que s'est donné le Théâtre du Bois de Coulonge, la pièce connut un succès soutenu jusqu'à la dernière représentation.

alonzo le blanc